

Nature et cultures autochtones Pour une muséologie du territoire

Jean Tanguay and Dagmara Zawadzka

Number 143, Fall 2020

Nature/culture : ancrage, expériences, récits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94489ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tanguay, J. & Zawadzka, D. (2020). Nature et cultures autochtones : pour une muséologie du territoire. *Cap-aux-Diamants*, (143), 4–7.



Illustration gravée d'un navire à voiles et de deux personnages que l'on croit être des Mi'kmaq. L'un d'eux porte des vêtements militaires européens et est armé d'un sabre. Kejimikujik, Nouvelle-Écosse, fin XVIII^e - début XIX^e siècle.
Photo : Brian Leigh Molyneaux.

NATURE ET CULTURES AUTOCHTONES POUR UNE MUSÉOLOGIE DU TERRITOIRE

par Jean Tanguay et Dagmara Zawadzka

Le Québec compte près de 90 000 Autochtones répartis au sein de onze nations distinctes :

les Waban-Aki, les Anishinabeg, les Atikamekw, les Nipowisiwoks, les Eeyou (Cris), les Hurons-Wendat, les Innus, les Inuits, les Wolastoqiyik (Malécites), les Mi'gmaq, les Kanien'kehà:ka (Mohawks) et les Naskapis.

Chez ces nations, les concepts de nature et de culture se chevauchent au lieu d'être dichotomiques. Bien que la pensée occidentale ait tendance à considérer la nature et la culture comme des domaines séparés, cette division est presque inexistante chez les Premiers Peuples qui, depuis des temps immémoriaux, ont entretenu des relations de très grande proximité avec leur environnement. Les humains, les animaux et certaines composantes du paysage sont considérés comme des entités qui participent

à un ensemble cohérent, dont émanent des identités culturelles et des univers de croyances.

Cet article explore donc la nature et la culture dans la pensée autochtone en se concentrant sur l'importance que revêtent le territoire et ses ressources dans des initiatives de mise en valeur du patrimoine. C'est notamment le cas dans l'espace muséal, où ce lien entre nature et culture oriente bien des initiatives auxquelles participent désormais les Premières Nations et les Inuits. L'interprétation de la présence humaine dans les parcs nationaux et, plus largement, en territoire autochtone y concourt également.

NATURE ET CULTURES, DES LIENS INDÉFECTIBLES

Les préoccupations environnementales des Autochtones sont bien connues. Elles s'expliquent par l'importance du territoire et de ses ressources dans l'histoire ancienne et récente des communautés. En effet, les modes de vie traditionnels se sont définis par le milieu naturel. Les ressources animales et végétales ont permis la subsistance



des collectivités pendant des millénaires. Sur le plan symbolique, la terre est ainsi vue comme une mère nourricière.

Aussi, le territoire est sacré. Les humains y vivent en étroite relation avec d'autres entités, dont certaines sont dotées de pouvoirs et avec lesquelles il est possible de communiquer grâce à différents rituels ou cérémonies. À travers ces liens de proximité et de respect avec tout ce qui les entoure, les humains aspirent à maintenir des relations harmonieuses en s'alliant aux forces de la nature. L'identité des nations est donc étroitement liée au territoire et à ses ressources qui ont en quelque sorte forgé les cultures, les langues, et défini les rapports au monde tant visible qu'invisible.

QUAND LE MUSÉE EXPLORE DE NOUVEAUX TERRITOIRES

Le contexte d'affirmation des Autochtones à l'échelle nationale et internationale a contribué et contribue encore à la prise en compte de revendications sur le plan culturel. Ainsi, au lendemain de la crise d'Oka au Québec (été 1990), événement phare dans les luttes autochtones au XX^e siècle au Canada, d'importants changements s'opérèrent. Sa médiatisation et ses conséquences eurent pour effet de ramener la « question indienne » dans l'actualité et, inévitablement, dans les priorités des instances gouvernementales. La nécessité de consulter les Premiers Peuples, notamment, orienta dès lors leurs actions. Les acteurs du développement culturel furent invités à entreprendre des démarches similaires.

TOURNER LA PAGE...

La rencontre « Préserver notre héritage : une conférence de travail entre les Musées et les Premières Nations » (1988) est considérée comme un moment clé dans le développement de la muséologie autochtone canadienne. C'est au terme de cette rencontre que fut créé le groupe de travail sur les Musées et les Premières Nations, composé de vingt-cinq personnes, essentiellement des muséologues et des Autochtones, dont plusieurs aînés. L'exercice a compris des consultations régionales,

de même que la réception de nombreuses recommandations d'organismes et de particuliers et des échanges menés lors de quatre réunions nationales. Le rapport qui en a résulté, *Tourner la page : Forger de nouveaux partenariats entre les Musées et les Premières Nations* (1992), expose différents enjeux et recommandations.

Retenons les éléments suivants : Une participation accrue des Premières Nations au travail des musées est essentielle pour améliorer la représentation et l'interprétation de leur histoire et de leurs cultures.

L'intégration des Premières Nations dans les équipes des musées aiderait à éduquer le personnel et à le sensibiliser aux perspectives et aux philosophies autochtones aussi bien qu'aux intérêts des communautés autochtones.

Ces recommandations incitèrent effectivement beaucoup d'institutions muséales à « tourner la page » et à ouvrir la porte à une participation plus grande des Autochtones à leurs projets.

LE MUSÉE DE LA CIVILISATION, LES AUTOCHTONES ET LE TERRITOIRE CULTUREL

Depuis plus de trente ans, soit depuis sa fondation, le Musée de la civilisation de Québec a développé de nombreux projets d'expositions et activités de médiation visant à mieux faire connaître la diversité des réalités autochtones. Cette volonté s'exprime d'ailleurs dans sa politique à l'égard des Premiers Peuples, dans laquelle l'institution rappelle

son intention d'être un partenaire des peuples autochtones dans la mise en valeur de leurs identités, ainsi que de susciter leur participation aux activités et aux projets les concernant.

Cette volonté s'est affirmée notamment par le renouvellement de l'exposition de synthèse et de référence consacrée aux Premières Nations et aux Inuits, *Nous les Premières nations* (1998). Pour ce faire, le Service des expositions d'alors a opté pour une approche collaborative en investissant des efforts sans précédent pour donner la parole aux Autochtones.

C'EST NOTRE HISTOIRE!

Le caractère unique et distinctif de l'exposition *C'est notre histoire. Premières Nations et Inuit du XXI^e siècle* (2013) réside dans son processus de réalisation. Dans le cadre d'une démarche innovante de la Boîte Rouge VIF, un organisme autochtone associé à l'Université du Québec à Chicoutimi, une équipe s'est déplacée sur le territoire de chacune des Nations, colligeant un corpus documentaire et vidéo-graphique exceptionnel. Ses membres ont expérimenté les espaces et les modes de vie; ils se sont intégrés à la vie quotidienne des communautés.

La démarche a entre autres révélé l'importance du territoire et de ses ressources dans le développement de l'expérience muséale. De l'avis des partenaires autochtones, le territoire devait être présent dans la salle d'exposition. Il fallait le voir, mesurer son importance, le ressentir, et l'entendre également. On proposa donc de lui donner corps par le biais de trois grands écrans sur lesquels seraient projetées des images du territoire, de la faune et de la flore, ainsi que d'Autochtones. Combinées à de nombreux témoignages de gens des communautés, ces images créent un contact privilégié avec le lieu identitaire et, par conséquent, favorisent une immersion culturelle. Ainsi, le musée permet d'entendre ce que ceux-ci veulent dire et comment ils souhaitent être représentés, notamment en rappelant les profonds liens historiques et actuels qui les unissent au territoire et à ses ressources.

Outre les grands écrans, d'autres initiatives contribuent à mettre en valeur les liens identitaires au territoire. Elles s'intéressent à la culture matérielle et à tout un éventail d'objets issus de la faune et de la flore. On mesure notamment l'importance de l'écorce, du cuir et des os d'animaux dans la confection des vêtements et des outils du quotidien. On comprend mieux l'immense respect

que montrent les Autochtones pour le caribou, l'orignal, le chevreuil, le phoque et tous les autres « animaux-ressources ».

EXPOSER L'ART DU TERRITOIRE

L'art rupestre est un mode d'expression visuelle que l'on retrouve en abondance au Canada. Il existe au moins 3 000 sites répertoriés, mais on en compte seulement une vingtaine au Québec. Ces images peintes le plus souvent à l'ocre rouge ou encore gravées dans la pierre représentent parfois des esprits, des personnages mythologiques, des animaux, des figures humaines, des événements historiques, des formes géométriques ou abstraites, ainsi que des objets culturels. L'art rupestre se retrouve sur des falaises, souvent près des cours d'eau, mais aussi dans la forêt ou le long de plaines herbeuses. Cet art peut être vieux de quelques millénaires, mais plusieurs sites ont été créés après la période de contact, parfois même au XX^e siècle.

Pour comprendre et apprécier l'art rupestre, il faut le découvrir dans son élément naturel. C'est ainsi qu'il prend tout son sens. Aussi, transposer l'art rupestre dans un musée représente un défi de taille, puisqu'il est impossible de le retirer de son contexte pour le mettre en valeur. Face à ce constat, le Musée de la civilisation a décidé d'aborder le sujet au moyen d'une exposition virtuelle, *Des images dans la pierre. L'art rupestre au Canada* (<https://imagesdanslapierre.mcq.org/>). Lancée en janvier 2019 et financée en grande partie par le programme d'investissement du Musée virtuel du Canada, cette exposition invite les visiteurs à découvrir cinq sites rupestres à travers le Canada. Ceux-ci sont représentatifs de la diversité des aires culturelles et géographiques associées à l'art rupestre canadien : Kejimikujik en Nouvelle-Écosse; Nisula-Pepeshapissinikan sur la Haute-Côte-Nord; Qajartalik au Nunavik; Áísínai'pi, ou Writing-on-Stone en Alberta et K'aka'win en Colombie-Britannique. Une autre grande section de l'exposition à vocation encyclopédique se concentre sur des questions telles que « pourquoi? », « quand? » et « comment? » l'art rupestre a été créé, ainsi que « par qui? » et « en quels lieux? ».

L'exposition met l'accent sur l'importance du territoire pour les peuples autochtones à travers des photos, des vidéos, des descriptions de l'environnement et, surtout, à travers les histoires orales et les entrevues menées auprès de spécialistes, de membres des Premières Nations



et d'Inuits. Les images interactives permettent de se « vidéoporter » dans l'environnement de sites afin de découvrir des vues panoramiques de paysages, tout comme des plans rapprochés de falaises et des œuvres représentées. Pour mieux situer l'art rupestre dans son contexte culturel, l'exposition s'intéresse à la toponymie, à l'histoire des lieux, à la culture matérielle des groupes autochtones concernés, à la recherche et à la conservation et, naturellement, aux images rupestres. À Aísinaipi, notamment, l'utilisation d'un logiciel spécialisé nommé *DStretch* permet de rehausser des images à peine visibles ou qu'on croyait disparues à jamais. Enfin, les visiteurs ont le privilège de participer au déroulement d'un rituel de purification et d'offrandes animé par des Innus de Pessamit sur le site de Nisula-Pepeshapisinikan.

L'initiative démontre bien le potentiel du numérique pour la découverte de lieux riches, méconnus et bien souvent inaccessibles. Le musée devient ainsi une entité virtuelle et le territoire, une « salle d'exposition » ! Le numérique permet de se rapprocher d'un art qui est étroitement lié au territoire et aux peuples qui l'ont habité. Outil d'éducation, la parole des membres des communautés autochtones a le pouvoir de faire vivre aux visiteurs une expérience des plus intéressantes, et ce, dans le plus grand respect des lieux.

Ce potentiel du numérique pour l'éducation et la mise en valeur de « l'art du territoire » peut être très intéressant pour de nombreux autres lieux

de diffusion, dont les parcs nationaux. On y retrouve des sites rupestres qui ne sont pas mis en valeur de façon adéquate, voire pas du tout. Cela s'explique parfois par le souci de préserver l'intégrité d'un lieu qui pourrait facilement être vandalisé par des visiteurs insouciantes, ou endommagé par des visites trop fréquentes.

La relation entre nature et culture est au cœur des identités culturelles autochtones. Par le fait même, elle est indissociable de toute initiative de mise en valeur les concernant. La muséologie participative est donc jugée nécessaire, bien qu'elle bouscule les façons de

faire des muséologues. Elle permet sans doute de pénétrer des univers sensibles et plus intimes qu'on peut qualifier de « révélateurs culturels ». Exposer les territoires autochtones, c'est prendre conscience de ce lien indéfectible entre nature et culture.

Jean Tanguay est conservateur au Musée de la civilisation.

Dagmara Zawadzka est chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université d'Ottawa.

Pour en savoir plus :

Tourner la page : Forger de nouveaux partenariats entre les musées et les Premières Nations, Rapport du Groupe de travail sur les musées et les Premières Nations, Assemblée des Premières Nations et Association des musées canadiens, Ottawa, 1992.

Daniel Arsenault. « Esquisse du paysage sacré algonquien. Une étude contextuelle des sites rupestres du Bouclier canadien ». *Recherches amérindiennes au Québec* 28(2), 1998, p. 19-39.

Serge Lemaitre. « Kekeewin ou Kekeenowin. Les peintures rupestres de l'est du Bouclier canadien ». *Recherches amérindiennes au Québec*, Montréal, 2013. (Coll. « Paléo-Québec », 33).

Dagmara Zawadzka. « L'art rupestre du Bouclier canadien : le sacré et le patrimoine dans les parcs provinciaux de l'Ontario », dans *Patrimoine et sacralisation*, sous la direction d'Étienne Berthold, Mathieu Dormaels et Josée Laplace. Québec, Éditions Multimondes, 2009, p. 253-268. (Coll. « Cahiers de l'Institut du patrimoine »).